

retrouvé son destin de vagabond. Moi aussi. Tout le poids de l'ennui s'est détaché de mes épaules. Il y a toujours de la lumière au bout de la route, l'horizon levé sur un décor bon ou mauvais, mais inconnu.

Bâle, Lucerne... La Suisse est en fleurs. Nous campons sous un cerisier tout blanc, dans une prairie au bord du lac, près de Vitznau. Au matin, la voiture est couverte de pétales.

Nous repartons sous la pluie. La See, en face de l'Axenstrasse, est perdue dans l'averse. Nous roulons au fond d'un aquarium. Altdorf sommeille à cent brasses sous le déluge biblique. Tous les habitants sont noyés. Il n'y a plus que des parapluies flottant entre deux eaux.

De l'autre côté du Saint-Gothard, c'est déjà le soleil italien, des campaniles dans le ciel lavé, des maisons couleur de blonde, des lacs couleur de ciel, des bourgs aux noms chanteurs : Airolo, Bellinzona, Lugano, une langue qui m'est chère et familière.

La frontière est fermée par une grille, comme un jardin. Elle s'ouvre sur une Italie fasciste, propre, bien ordonnée, aussi attrayante qu'un prospectus de tourisme. La route est noire et lisse. Tous les dix mètres, un petit cube blanc vous saute dans la rétine, et tous les kilomètres, une stèle funéraire, coiffée de rouge, vous renseigne exactement sur le passé de la route.

A Côme, la façade du Duomo est dorée par le printemps lombard. De beaux jeunes gens flânent au coin des rues, s'entassent dans des Fiat minuscules où l'on ne voit plus que des têtes entre des genoux.

Nous repartons vers l'est. Bergame nous accroche au passage, la ville d'en haut, la Città alta, dans ses remparts vénitiens, toutes les ruelles, en rampes ardues, menant à cette place étrange et délicieuse — Garibaldi, je pense, ou Cavour, ou Mussolini — qui se joue de